



Le théâtre de Mon-Repos et sa représentation sur les boiseries du château de Mézery

Béatrice Lovis

Lumières.Lausanne | *Etudes*

Novembre 2015 – n° 2

ISBN 978-2-940331-53-6

Pour citer cet article :

Béatrice Lovis, «Le théâtre de Mon-Repos et sa représentation sur les boiseries du château de Mézery », *Etudes Lumières.Lausanne*, n° 2, novembre 2015, url : <http://lumieres.unil.ch/fiches/biblio/7652/>.

© Université de Lausanne. Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction de ce document, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en Suisse. Son stockage dans une base de données autre que Lumières.Lausanne est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur.

Le théâtre de Mon-Repos et sa représentation sur les boiseries du château de Mézery

Béatrice Lovis

Réalisées initialement pour la salle à manger du château d'Hermenches près de Moudon, les boiseries peintes du château de Mézery forment un cycle de dix-neuf scènes illustrant la vie menée par David-Louis Constant (1722-1785), seigneur d'Hermenches et de Villars-Mendraz¹. Celui-ci y est représenté en compagnie de ses proches, qui se divertissent dans un cadre champêtre. Peint au début des années 1760 par un artiste itinérant dénommé Dalberg, cet ensemble iconographique exceptionnel a attiré notre attention car il comporte l'unique représentation – connue à ce jour – d'un spectacle qui s'est déroulé sur sol vaudois au XVIII^e siècle. Son commanditaire a souhaité immortaliser le souvenir de la brillante représentation de la tragédie *Zaïre*, jouée le 18 février 1757 sur le théâtre privé de Mon-Repos à Lausanne sous la direction de Voltaire. Le dramaturge est monté ce jour-là sur les planches accompagné de sa nièce Marie Louise Denis et de ses amis lausannois, parmi lesquels figuraient Constant d'Hermenches, sa sœur Angélique et son beau-frère, le marquis de Langallerie².

Les recherches effectuées sur ce décor, restauré en 2013, conjointement à celles menées dans le cadre de notre thèse de doctorat³, nous ont permis de retrouver des sources et des documents iconographiques qui non seulement complètent nos connaissances sur l'ancien théâtre de Mon-Repos, en activité de 1757 à 1771, mais qui apportent aussi un éclairage supplémentaire sur le peintre genevois Jean Huber et une artiste lausannoise, la pastelliste Louise de Corcelles (ou d'Aubonne)⁴, dont la production est encore mal connue.

Emplacement du théâtre de Mon-Repos : quelques précisions

En préambule, nous souhaitons apporter quelques précisions sur la propriété de Mon-Repos et l'emplacement de son théâtre. Une étude attentive des sources – lacunaires et parfois contradictoires – permet d'émettre quelques réserves sur les propos tenus depuis plus de 170 ans par plusieurs générations d'historiens.

¹ Pour une analyse des boiseries et un complément d'informations sur David-Louis Constant d'Hermenches, alors officier au service de Hollande, voir Béatrice LOVIS, « Les boiseries peintes du château de Mézery. Le récit imagé d'une vie de seigneur dans le Pays de Vaud vers 1760 », *Monuments vaudois*, n° 4, 2013, p. 5-23.

² Au sujet de la saison théâtrale de 1757 à Mon-Repos, voir notre article à paraître « Jouer aux côtés de Voltaire sur le théâtre de Mon-Repos à Lausanne : l'entrée en scène réussie de la famille Constant » dans les *Annales Benjamin Constant* en 2015. L'étude *Lumières.Lausanne* a été pensée comme une analyse complémentaire à cet article.

³ Notre thèse porte sur « La vie théâtrale et lyrique à Lausanne et dans ses environs au XVIII^e siècle (1757-1804) ».

⁴ Louise née Saussure de Bercher (1726-1796) épouse en premières noces Etienne d'Aubonne en 1754. Veuve en 1759, elle se remarie avec Jonathan Polier de Corcelles en 1767. Elle est généralement citée sous le nom de Louise de Corcelles. Sa correspondance avec Catherine de Charrière de Sévery a été éditée par William DE SÉVERY (*Madame de Corcelles et ses amis*, Lausanne : Spes, 1924).

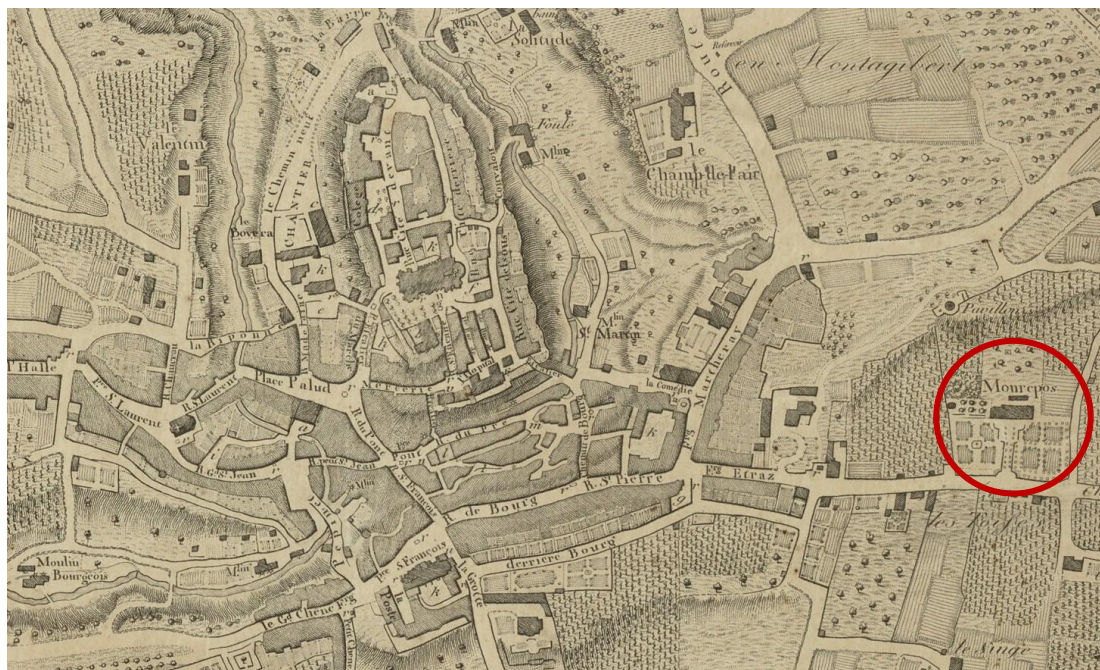


Fig. 1 : Détail du plan de la ville de Lausanne, par Louis Emery, 1806⁵.

La maison de campagne de Mon-Repos était située hors les murs, non loin du faubourg de Martheray, au milieu d'un beau domaine avec vue sur le lac et les montagnes (Fig. 1). Construite vers 1747 par le contrôleur général Abraham Secrétan au lieu-dit « Mont Ribaud » ou « Mont Rebeau », elle a été acquise en janvier 1756 par le marquis Philippe Gentils de Langallerie⁶. Elle subira à partir des années 1790 plusieurs modifications. Dès 1818, la maison et le parc seront entièrement remodelés par l'agent de change Vincent Perdonnet⁷. Par chance, ce dernier fait faire des relevés de son domaine avant les transformations (Fig. 2), qui seront les seuls plans détaillés de l'ancienne propriété⁸. Excepté l'ajout d'une annexe construite sur la façade nord, la maison de maître (A) conservera les mêmes proportions, alors que les dépendances à proximité de la maison sont démolies (B, C, D, E, F, G). Appelé aujourd'hui « pavillon Voltaire » en souvenir du passage du philosophe, le petit pavillon (H) est le seul témoin du XVIII^e siècle qui ait subsisté.

Sans tarder, le marquis de Langallerie aménage un petit théâtre dans les combles. La situation particulière du théâtre aurait donné lieu à un bon mot lors d'une représentation de la tragédie *Zaïre* en février 1757. Perpétué par la tradition familiale des Constant, il a été repris par l'historien Juste Olivier en 1842 et ses successeurs : à Lusignan-Voltaire qui, lors de sa première apparition sur scène, demande à Chatillon-Langallerie « En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes foibles yeux », un

⁵ Copyrights des figures : voir légendes complètes en fin de document.

⁶ Philippe de Gentils (1710-1773), troisième marquis de Langallerie, épouse en 1747 la sœur de David-Louis Constant d'Hermenches, Angélique (1731-1771), alors âgée de 16 ans. En 1755, Langallerie vend le château d'Allaman dont sa mère avait fait l'acquisition en 1723 et achète la propriété de Mon-Repos en janvier 1756. Il y décède en 1773, deux ans après sa femme, mordu par un chat enragé. Sur l'histoire mouvementée de sa famille d'origine huguenote, voir l'étude inédite de Georges-Antoine Bridel sur « Mon Repos », v. 1913 (Musée de l'Élysée, Lausanne, Archives de Pückler).

⁷ Voir Marcel GRANDJEAN, *Lausanne : village, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise*, Bâle : Editions Birkhäuser, coll. Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse 71, 1981, t. IV, p. 232-255 ; Paul BISSEGER, « Jardin anglais et collection botanique. L'aménagement du parc Mon-Repos à Lausanne, de 1818 à 1832, d'après les directives de Vincent Perdonnet », *Revue historique vaudoise*, n° 102, 1994, p. 89-128 ; Paul BISSEGER, « Confort et équipement domestique de grande classe vers 1830 : la villa Mon-Repos de Vincent Perdonnet », *Mémoire vive*, n° 3, 1994, p. 43-54.

⁸ Archives de la Ville de Lausanne (AVL), plans F5 76/1, 76/2 et 77. A ces plans s'ajoutent plusieurs contrats de vente, conservés aux AVL dans le fonds Perdonnet (P 12, carton 13, enveloppe 1). Il ne subsiste par contre aucune gravure ou autre document iconographique de la propriété au XVIII^e siècle.

spectateur aurait répondu : « Seigneur, c'est le grenier du maître de ces lieux ! » à la place de la réplique attendue « C'est ici le Palais qu'ont bâti vos Ayeux »⁹. L'exemple d'un théâtre installé dans les combles n'est pas rare ; celui du château de Cirey, sur lequel Voltaire a joué dans les années 1730 en compagnie de la marquise du Châtelet, est l'un des plus connus.

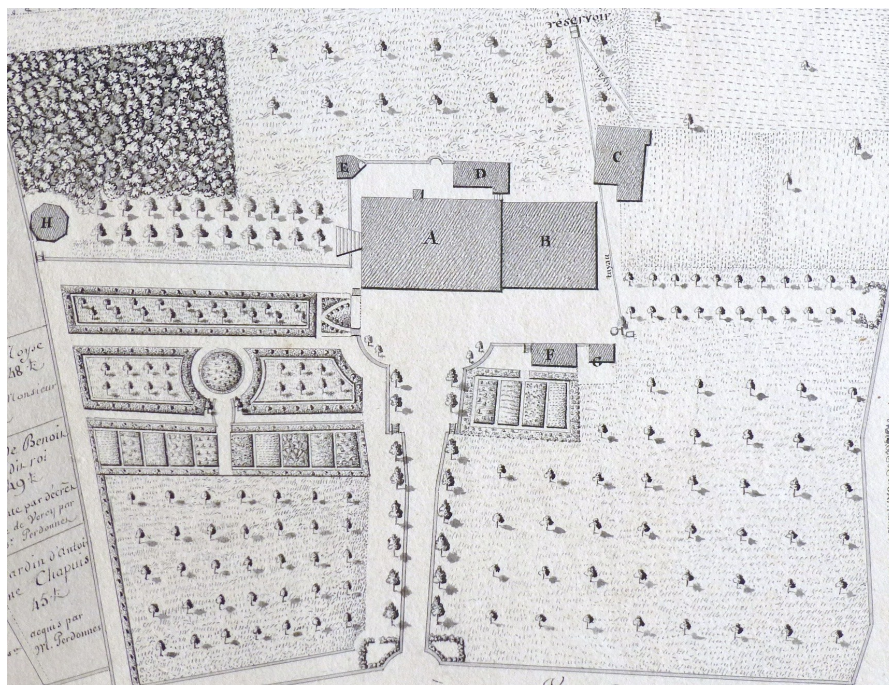


Fig. 2 : Détail du « Plan géométrique de la Campagne de Mon Repos appartenant à Monsieur Perdonnet », par Abram Berney, 1817.

Alors que l'emplacement du théâtre dans les combles est attesté par des sources contemporaines¹⁰, il subsiste aujourd'hui encore des doutes au sujet du bâtiment concerné. Selon Edward Gibbon, qui a fréquenté le théâtre de Mon-Repos à plusieurs reprises, il était situé dans une « grange »¹¹. Il s'agit du bâtiment attenant à la maison de maître qui abritait la « maison du fermier, grange, écurie, remise et pressoir » en 1817 (Fig. 2, B). Près de 80 ans plus tard, Juste Olivier affirme que la scène se situait au-dessus du « fenil », alors que les spectateurs étaient assis dans « le château »¹², induisant de ce fait que le mur mitoyen avait été percé. Cette affirmation a été reprise par l'ensemble des historiens au XX^e siècle (Georges-Antoine Bridel, Pierre Morren, Marcel Grandjean, etc.), bien qu'aucune source contemporaine ne l'atteste véritablement. Olivier détenait peut-être cette information du fils cadet de Constant d'Hermenches, Auguste, qu'il rencontre au château de Mézery. Le petit-fils, Victor Constant,

⁹ Juste OLIVIER, « Voltaire à Lausanne », in *Etudes d'histoire nationale*, Lausanne : Marc Ducloux, 1842, p. 1-36 (partic. p. 34). La réplique tirée de *Zaïre* est approximative dans Olivier, de même que dans l'*Album* de Victor Constant et la *Notice historique* d'Adrien Constant (Annexes 1 et 2).

¹⁰ « Qui Diable est ce vieux Grabataire / Have, sec, et tout eclopé ? / Faites chercher l'apocaire / Cet homme a besoin d'un clistere / C'est de la Trappe un echappé / Sans doute, Mais non c'est Voltaire / Ce fameux gratteur de papier / Quoi Voltaire dans un grenier / Dans une Bourgade helvetique / Vient jouer le Heros tragique ! » (Archives cantonales vaudoises [ACV], P Charrière de Sévery, Ck 32, recueil littéraire de Samuel Henri Constant de Rebecque, p. 11, « Vers de Mons^r de Chavannes sur la Representation de *Zaïre* a Monrepos en fev[rier] 1757 »).

¹¹ Edward GIBBON, *Le journal de Gibbon à Lausanne : 17 août 1763 – 19 avril 1764*, Georges Bonnard (éd.), Lausanne : F. Rouge, 1945, p. 233.

¹² OLIVIER 1842, p. 34. Mon-Repos est une maison de campagne qui n'a jamais possédé le statut de château. Cette appellation inexacte a créé quelque confusion auprès des chercheurs. Marcel Grandjean affirmera en 1981 que les spectateurs étaient placés dans le grand salon, ce qui est très peu vraisemblable. Peut-être est-ce une surinterprétation des propos d'Olivier.

mentionne quant à lui, en 1851, que le théâtre avait été établi « dans les Combles des deux maisons » (Annexe 1). Cette affirmation présuppose que les toitures de la maison de maître et de la ferme étaient à hauteur égale, ce que nous ne pouvons confirmer, les plans n'étant pas suffisamment détaillés. En admettant l'hypothèse que le théâtre se situait uniquement dans les combles du rural, leur surface « habitable » devait être d'environ 120 mètres carré¹³, une surface qui permettait d'y mettre à la fois une scène et au moins 100 spectateurs¹⁴. Faute de documents contemporains plus précis, nous sommes réduit à des conjectures.

Le théâtre fonctionnera comme tel jusqu'en mars 1771. Des aménagements semblent avoir été apportés au cours des années 1760, mais les témoignages sont très rares. Angélique de Langallerie née Constant écrit à son frère David-Louis en 1763 : « j'ai pensé aussi a vos plaisirs avant de partir en finissant a ma fantaisie le Teatre, dont j'esperait vous pouries profiter, je voudrais qu'il eusse vôtre abroption mon cher frére et que vous pussies bientôt le mettre en œuvre, dites du bien de l'idée de la galerie, je vous en prie, car j'ai cru avoir imagines la plus belle chose. »¹⁵ La mort de la marquise de Langallerie en décembre 1771 marquera la fin de quinze années d'activité théâtrale à Mon-Repos.

Décors et iconographie relative au théâtre

« La Scene chez M^r [Philippe] de Gentils sur un théâtre raisonnablement grand, très propre & très bien décoré ; M^e [Louise] Daulbonne y a deployé tout son gout p^r la peinture », écrit le lieutenant baillival Jean Henri Polier de Vernand le 15 février 1757 avant même que la nouvelle salle de spectacle ne soit inaugurée¹⁶. Les décors ayant malheureusement disparu – des coulisses semblent avoir toutefois été conservées jusqu'au début du XX^e siècle par le peintre vaudois Charles Vuillermet¹⁷ – nous sommes contraint de solliciter d'autres sources pour tenter d'imaginer l'apparence de ce théâtre.

Si Voltaire répète à l'envi qu'il joue « sur un très joli théâtre » sans donner plus de précisions, Gibbon fournit plus de détails mais se montre aussi critique. Lors de son deuxième séjour à Lausanne, l'historien assiste le 5 mars 1764 à une représentation de *Zaïre*, redonnée pour la première fois à Mon-Repos depuis 1757 :

Ce jour fut distingué par une représentation de *Zayre* au théâtre de Monrepos qui se soutient depuis sept ans. Le batiment est peu de chose. Une Mauvaise grange à qui on a donné beaucoup de jolies

¹³ Soit environ 10 m sur 12 m. L'emprise au sol de la ferme est de 250 m² (15,2 m x 16,3 m). Les dimensions de la maison de maître étaient de 16 m sur 24 m, soit une surface de 380 m². Haute de 18 m, la maison possédait un rez et deux étages. Actuellement sa hauteur est identique, mais elle possède un étage supplémentaire.

¹⁴ Selon les termes de Voltaire, la scène de Mon-Repos serait aussi « petite » que celle de Ferney (voir la correspondance de Voltaire publiée par Besterman : lettre à David-Louis Constant d'Hermenches, 07.03.1767, Best. D14023). Les dimensions exactes de la salle de Ferney ne sont pas connues. D'après le plan du domaine établi en 1779 par l'architecte Racle, les mesures du théâtre sont d'environ 9 m sur 18 m (160 m²), sans compter le vestibule. On pouvait y placer entre 120 et 200 personnes. Voir Ariane GIRARD, « Les théâtres de la région genevoise au temps de Voltaire », in Erica Deuber-Pauli et Jean-Daniel Candaux (dir.), *Voltaire chez lui : Genève et Ferney*, Genève : Skira, 1994, p. 83-104 (partic. p. 86-88 et p. 64, ill. 18).

¹⁵ Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCUL), Fonds Constant II/16/6, lettre d'Angélique de Gentils à David-Louis Constant d'Hermenches, 13.02.1763.

¹⁶ ACV P René Monod 9, p. 42-43, copie de lettre à son cousin Franz von Tavel, 15.02.1757. Ne s'étant vraisemblablement pas encore rendu à Mon-Repos, Polier de Vernand doit détenir ces informations de sa tante, Louise Pauline née Tavel, veuve de Paul Bernard d'Aubonne et belle-mère de Louise d'Aubonne. Au sujet de Polier de Vernand, voir Pierre MORREN, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle : d'après Jean Henri Polier de Vernand, lieutenant baillival*, Genève : Labor et Fides, 1970.

¹⁷ D'après les archives du Musée historique de Lausanne et l'étude inédite de Georges-Antoine Bridel, des « restes des décors du théâtre de Mon Repos » ont appartenu à l'artiste Charles Vuillermet, qui en a fait don au Musée du Vieux Lausanne vers 1908-1913. Il s'agit vraisemblablement des trois coulisses exposées en 1902 lors de l'exposition du Vieux-Lausanne (*Catalogue de l'exposition du Vieux Lausanne*, Lausanne : Imprimerie C. Pache-Varidel, juin 1902, p. 10, n° 41). Elles restent introuvables depuis lors.

decorations sans pouvoir lui donner la grandeur et les commodités nécessaires, n'a produit qu'une place étranglée, ou le parterre est sacrifié au Théâtre.¹⁸

Gibbon avait aussi fréquenté avec assiduité les spectacles en 1757-1758, alors qu'il était en pension chez le pasteur Pavillard et qu'il suivait des cours à l'Académie. Dans la partie de ses *Mémoires* traitant de ce premier séjour, il atténua quelque peu sa critique : « un théâtre décent fut arrangé à *Mon-Repos*, maison de campagne à l'extrémité d'un fauxbourg ; les habillemens et les décorations [étaient] faits aux dépens des acteurs »¹⁹. Bien que Gibbon n'établisse pas de lien direct entre Madame de Corcelles et les décors de *Mon-Repos*, celui-ci reconnaît ses talents multiples : « il paroît qu'elle a beaucoup d'esprit et de gout, des connoissances, et meme des talents. Elle sait plus d'une langue, et dans la musique et la peinture elle est artiste aussi-bien qu'amateur »²⁰.

Louise de Corcelles a portraituré avec assiduité sa famille, ses amis, mais aussi des étrangers de passage, comme l'attestent plusieurs lettres contemporaines retrouvées dans le fonds Constant déposé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, ainsi que les descriptions plus tardives de sa nièce Rosalie de Constant²¹ :

Philippine [de Saussure] nous a envoyé une charge de portraits faits par ma Tante de Corcelles qu'il faut emporter de Monrepos en le quittant et qui ne trouvent aucune place. Les uns sont sans cadre a demi effaces, les autres si pleins de poussiere qu'il faut les nettoyer avant de les reconnaître. [...] Tous rappellent les souvenirs de ces temps de plaisir et de tranquillité, de ces matinées charmantes passées auprès du chevalet de cette femme rare qui peignait avec tant d'esprit et de gout.²²

Rosalie reconnaît encore en 1802 les visages de l'avocat français Michel Servan, du jeune aristocrate Stanislas de Boufflers, de l'écrivain Sophie von La Roche, de Charles de Broglie, évêque de Noyon, ou encore de Louis de Lorraine, prince de Lambesc, qui ont tous séjourné à Lausanne quelque temps. Mais déjà nombre de ces tableaux mal conservés ne lui évoquent plus rien. Aujourd'hui, un très petit nombre de pastels certifiés de Louise de Corcelles est connu. Le fait qu'elle n'avait pas pour habitude de les signer ajoute une difficulté supplémentaire à leur attribution. Quelques-uns, dont un beau portrait de Gabriel Seigneux de Correvon, sont conservés au Musée historique de Lausanne²³.

Il n'était pas rare que la cousine de Constant d'Hermenches soit sollicitée pour décorer des salles de bals ou pour agrémenter de petits spectacles²⁴. En janvier 1775, elle réalise deux paravents sur

¹⁸ GIBBON 1945, p. 233, 05.03.1764.

¹⁹ Edward GIBBON, *Mémoires de Gibbon [1788-1793]. Suivis de quelques ouvrages posthumes et de quelques lettres du même auteur, recueillis et publiés par Lord Sheffield, traduits de l'anglais*, Paris : chez le Directeur de la Décade philosophique, An V^e de la République [1796-1797], t. I, p. 101. La traduction française est fidèle au texte original. Il est possible que les souvenirs de 1757-1758 se mêlent à ceux du deuxième séjour lausannois.

²⁰ GIBBON 1945, p. 150, 20.11.1763.

²¹ Rosalie évoque les pastels de sa tante dans le « Journal à Victor », son demi-frère, et dans le « Journal de ton absence » adressé à Constance, fille de David-Louis. Extraits reproduits dans Lucie ACHARD, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis : 1758-1834*, Genève : Ch. Eggimann, 1902, vol. 2, p. 30, 272-275.

²² Bibliothèque de Genève (BGE), ms suppl. 1487, Rosalie de Constant, « Journal de ton absence », 25.11.1802, d'après la transcription établie par Pascale Budry (P. BUDRY, *Rosalie de Constant, « Journal de ton absence », 12 août 1802 – 22 avril 1803, ou l'intimité d'une aristocrate à Lausanne au début du XIX^e siècle*, mémoire de licence, 2006, vol. 2, p. 46-47). De 1791 à 1802, la campagne de *Mon-Repos* a appartenu à Philippe de Saussure de Bercher, frère de Louise de Corcelles.

²³ Liste des portraits conservés au MHL qui lui sont attribués, consultables en ligne sur <https://musees.lausanne.ch/> : Gabriel Seigneux de Correvon (I.32.Seigneux Gabri.1), Daniel de Seigneux (I.32.Seigneux Danie.1), Juste de Constant (I.32.ConstReb Juste.2), David-Louis Constant d'Hermenches (I.32.ConstReb Samue2.1). A ces quatre pastels, s'ajoutent un portrait collectif des enfants de Samuel de Constant, frère de David-Louis (repr. dans Anne HOFMANN et alii, *L'herbier peint de Rosalie de Constant : le dessin de fleurs à la fin du XVIII^e siècle*, Lausanne : La Bibliothèque des Arts, 2008, p. 9 ; visible dès 2017 dans l'exposition permanente du MHL) et celui de Rose de Constant née Saussure, mère de David-Louis (repr. dans GRANDJEAN 1981, t. IV, p. 369). A l'instar de ces deux tableaux, plusieurs d'entre eux doivent encore appartenir à des privés.

²⁴ En 1759, Voltaire, qui vient d'acheter le domaine de Ferney, se plaît à imaginer que son ami Constant d'Hermenches « y ordonner[a] un petit théâtre » : « vous obtiendrez que madame d'Aubonne y peigne de sa belle main quelque bout de

lesquels elle peint des personnages historiques, avec des trous à la place des têtes. Rose de Constant née Saussure, tante de Louise, écrit à son fils aîné David-Louis :

Il y en eut un nouveau du cru de M^{me} de Corselle, elle avoit peint sur 2 grand parevent Henri 4, Donquichote, Tomas et Fontenelle, les Maintenon et Bari : exepté le visage a la place desquels il y avoit un vide exactement coupés sur la Face [...]. chaque visa[ge] si ajustoient, Charriere mis le sien a l'ajustem^t d'Henri 4, causoit avec Donquichote, Rose Sullens étoit Maintenon, M^{me} Cierge Bari, ce Dialogue des Morts reussit fort bien.²⁵

Malgré la disparition des décors de Mon-Repos, il nous semble toutefois possible d'imaginer celui qui fut utilisé en 1757 pour la représentation de *Zaïre*, dont l'intrigue se déroule dans le sérail du sultan (sultan) Orosmane à Jérusalem. La scène du poignard a été choisie pour décorer les portes d'un buffet situé initialement dans la salle à manger du château d'Hermenches (Fig. 3).



Fig. 3 : Château de Mézery, Théâtre de Mon-Repos (après restauration, photomontage), huile sur bois, v. 1762.

décoration, et qu'elle honore la scène de quelque rôle qu'elle embellira. Madame d'Hermanche fera verser des larmes. Vous nous enchanterez par l'universalité de vos talents. » (lettre de Voltaire à David-Louis Constant d'Hermenches, 26.[03.1759], Best. D8215). Aucune source plus tardive ne donne suite à cette offre de Voltaire.

²⁵ BCUL CO II/35/1, lettre de Rose de Constant à David-Louis Constant d'Hermenches, 08.01.1775.

Deux sources, présentées en fin d'article, décrivent en détail cette scène. Il s'agit des documents rédigés par les petits-fils de David-Louis : la *Notice historique* (1873) d'Adrien Constant-Delessert et de l'*Album* (1851) de son frère cadet Victor, qui contient les croquis de l'ensemble des panneaux peints. Adrien fournit une description très vivante de la boiserie :

la tragédie de *Zaïre* a été choisie pour occuper le théâtre. On se souvient de la scène finale du 5^e acte. L'obscurité règne sur le théâtre et Zaïre entraîne son amie Fatime à la rencontre de Nérestan qu'elle croit entendre: *Je marche en frémissant, mon cœur est éperdu. / Est-ce vous Nérestan ? j'ai tant attendu !* Mais non, c'est Orosman qui s'avance ivre de colère et de jalousie, le poignard à la main, croyant Nérestan son rival. Et dans sa fureur il se précipite sur Zaïre qui allait sortir de la scène s'écriant : *C'est moi que tu as trahi : tombe à mes pieds !* Mais au lieu de tomber à ses pieds, l'infortunée Zaïre en disant : *Je me meurs Oh mon Dieu !* se trouve sur les genoux de Voltaire qui assistait à la représentation assis dans les coulisses et que son enthousiasme d'auteur avait entraîné trop loin.²⁶

Cette boiserie était considérée comme la pièce maîtresse du cycle par les descendants, et certainement aussi par Constant d'Hermenches lui-même qui figure en Orosmane aux côtés de Voltaire, dont on reconnaît aisément la silhouette. Paradoxalement, ce sont les panneaux qui ont le plus souffert des divers remaniements et surpeints successifs survenus au cours du XX^e siècle. Grâce au croquis de Victor Constant (Fig. 4) et à une esquisse aquarellée grand format réalisée en 1900 par Charles Vuillermet²⁷, restituant tous deux la scène dans son ensemble, on peut déterminer les éléments manquants, à savoir le centre et toute la partie architecturale du haut et des côtés, qui représentaient une vaste colonnade en marbre d'une cour intérieure d'un palais. Les sources familiales du XIX^e siècle attestent que Louise de Corcelles, qui apparaît à quatre reprises sur les boiseries, a activement participé à l'élaboration de ces boiseries. Il y a ainsi de fortes probabilités que le décor de Mézery corresponde à celui que Louise de Corcelles avait élaboré pour Mon-Repos cinq ans plus tôt.



Fig. 4 : « Théâtre de Mon-Repos près Lausanne », dessin tiré de l'*Album* de Victor Constant, 1851.

²⁶ [Adrien CONSTANT-DELESSERT], *Notice historique sur les peintures de la boiserie transportée en 1808 du château d'Hermenches au château de Mézery*, [Lausanne], 1873, p. 27. Il s'agit en réalité de l'avant-dernière scène de l'acte V. Les vers sont cités de manière approximative.

²⁷ Conservée au Musée historique de Lausanne (cote MHL I.205.A.2).

Nous supposons aussi que les costumes ont été peints avec une certaine vraisemblance. Polier de Vernand précise à son cousin Tavel que Madame Denis, qui joue le rôle de Zaire, est « vêtue d'un habit destiné à la 1^{ère} Dauphine que sa mort l'empêcha de porter »²⁸ et que les autres acteurs sont « tous en habits neufs ». Si la robe portée par la nièce de Voltaire – dont la taille a été très amincie sur la boiserie – n'est pas suffisamment détaillée par Polier de Vernand pour que l'exactitude de la somptueuse robe bleue et blanche brodée d'or puisse être confirmée, le costume d'Orosmane peut par contre être confronté à un pastel, que nous proposons d'attribuer à Louise de Corcelles grâce à une source issue du fonds Constant de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Dans une lettre de novembre 1764, l'épouse de Constant d'Hermenches atteste que David-Louis s'est fait peindre à deux reprises dans ce rôle qu'il affectionnait particulièrement :

[Stanislas de Boufflers²⁹] a fait de moi un bon et joli portrait, à ce que l'on dit, dont M^{me} d'Aubonne s'est emparée, on le finira aujourd'hui. Il saisit parfaitement la ressemblance, et j'aurais bien voulu qu'il eût pu vous peindre. J'étais entourée de vos deux Orosmane, dont pas un n'est fini.³⁰

Les deux pastels évoqués avaient très certainement été ébauchés au printemps de la même année, à l'occasion des deux représentations de *Zaïre* redonnées à Mon-Repos les 5 et 19 mars 1764. Cette lettre ainsi que la boiserie nous ont suggéré une piste nouvelle.



Fig. 5 : Portrait présumé de David-Louis Constant d'Hermenches, pastel, v. 1764.

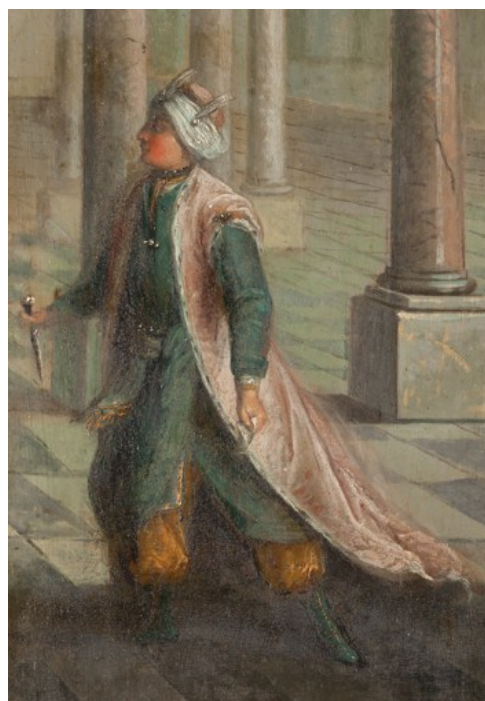


Fig. 6 : Château de Mézery, détail du « Théâtre de Mon-Repos », huile sur bois, v. 1762.

²⁸ ACV P René Monod 9, p. 42, copie de lettre à Franz von Tavel, 15.02.1757. Marie-Thérèse, infante d'Espagne et dauphine de France, était décédée en 1746 à l'âge de vingt ans des suites de ses couches.

²⁹ En séjour à Lausanne avant de se rendre à Ferney, le chevalier de Boufflers (1738-1815) écrit à sa mère le 10 décembre 1764 : « Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pâtés et la bonne compagnie. Je vis dans une société que Voltaire a pris plaisir de former, & je cause un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour, où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende ; pas un où je ne fasse un portrait & une connaissance » (Best. D12236). Sa correspondance, citée par Jean Rodolphe de Sinner dans son *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* à propos de Mon-Repos, a été publiée en 1771 par François Grasset.

³⁰ BCUL CO II/16/10/1, lettre de Louise Constant d'Hermenches à son mari David-Louis, 31.11.[1764]. L'orthographe de Louise est si mauvaise que nous avons choisi de la moderniser.

Les collections du Musée historique de Lausanne (MHL) possèdent un pastel représentant un personnage en costume de comédie, à l'orientale (Fig. 5). Il porte un manteau bleu bordé de fourrure et est coiffé d'un turban blanc et rose décoré d'une houppette, très semblable à celui de la boiserie. Le pastel est anonyme, mais il a appartenu à la famille Constant. Une note manuscrite postérieure indique qu'il s'agirait de Samuel de Constant, frère de David-Louis, ou de Samuel Henri son cousin, l'auteur de cette note confondant les deux personnes³¹. La fiabilité relative de ce document nous pousse à proposer une nouvelle interprétation : il s'agirait non seulement de l'un des portraits de Constant d'Hermenches évoqués par sa femme, mais aussi d'une œuvre – jusqu'alors non identifiée – de sa cousine Louise de Corcelles.

Cette dernière hypothèse peut être étayée par le portrait d'un autre frère de David-Louis, Juste de Constant (Fig. 7), qui vient d'être retrouvé dans les réserves du MHL et qui est aussi attribué à Madame de Corcelles³². Les similitudes stylistiques frappantes qu'offrent ces deux pastels nous font suggérer qu'ils sont de la même main. La comparaison des traits de Juste de Constant (calvitie, léger double menton) avec l'un des rares portraits de lui connus à ce jour, sur l'un des panneaux de la boiserie (Fig. 8), permet de le dater vers 1765-1770.



Fig. 7 : Portrait de Juste de Constant, par Louise de Corcelles, pastel, v. 1765-1770.

Fig. 8 : Château de Mézery, détail de « Juste de Constant à la pêche », huile sur bois, v. 1762.

³¹ Inscription rédigée vers 1850 : « Samuel Henri Constant de Rebecque domicilié à St Jean [...] près de Genève. Père de notre cousin Charles. » Il y a confusion entre François Marc Samuel, frère cadet de David-Louis, qui a habité à Genève, et Samuel Henri, fils de Jean Augustin (Samuel GEX, « Constant, Constant de Rebecque », in *Recueil de généalogies vaudoises*, 1939, t. III, p. 222 et 227).

³² Nos remerciements à Sylvie Costa-Paillet, conservatrice au MHL, pour nous l'avoir signalé. Le pastel est attribué à Louise de Corcelles grâce à une note de Victor Constant, épinglée au verso du tableau. On n'en connaissait jusqu'à ce jour qu'une mauvaise reproduction qui avait été exposée en 1967 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Benjamin Constant (*Benjamin Constant : 1767-1830*, Lausanne : Bibliothèque cantonale et universitaire, Assoc. suisse des Amis de Benjamin Constant, 1967, n° 21 ; voir aussi Dominique VERREY et Anne-Lise DELACRETAZ (dir.), *Benjamin Constant et la Révolution française 1789-1799*, Genève : Droz, 1989, p. 84).

Les premiers essais picturaux de Jean Huber

Si Adrien et Victor Constant affirment que le peintre Dalberg a été aidé par Louise de Corcelles dans le choix des sujets des boiseries, ils mentionnent également un autre artiste, dont l'implication semble plus évidente à démontrer. Il s'agit du découpeur de silhouettes et peintre genevois Jean Huber (1721-1786), devenu célèbre pour avoir été le portraitiste et caricaturiste de Voltaire³³. Adrien et Victor tenaient certainement cette information de leur père, Auguste, le fils cadet de David-Louis Constant d'Hermenches. En effet, Auguste Constant cite aussi Huber dans son journal intime, alors que les boiseries d'Hermenches viennent d'être transportées à Mézery :

J'ai eu le 5 7^{bre} 1809 a Mesery un diner de mes parents, Langalerie, Corsy, Constant, Galatin, a l'occasion [de l'inauguration ?] de ma chambre a manger, dans laquelle se trouve la boiserie peinte d'Hermenche. Lorsque je vendis Hermenche je me la suis réservé et avec beaucoup de peine et de depense je l'ai ajusté à Mesery en suprimant plusieurs piece insignifiante ; il y a environ 50 ans qu'elle fut fait par un peintre nommé Daleberg et dirigé et groupée par M^r Hubert de Geneve. Elle represente tous les amis et parent que mon pere voyait le plus a Hermenche et dans leur occupation favorite, tous tres ressemblant. Ceux que j'ai encore connu sont parlants.³⁴

Cette collaboration entre Dalberg et l'artiste genevois est plausible. Plusieurs sources contemporaines attestent que Constant d'Hermenches et Huber se connaissaient très bien et se fréquentaient régulièrement vers la fin des années 1750 et au début des années 1760³⁵. Leur amitié est illustrée dans les boiseries, Huber étant représenté sur l'une des deux scènes de chasse (Fig. 9). Cette version mondaine de la chasse, où les femmes se mêlent aux hommes, se singularise par la présence inhabituelle de l'oiseau de proie. La chasse au faucon n'est effectivement pas pratiquée en Suisse au XVIII^e siècle. La présence de l'oiseau ne s'explique que par l'identité de celui qui le tient au poing, à savoir Jean Huber lui-même, qui était un passionné de fauconnerie³⁶. Dans son œuvre pictural datant de la seconde moitié des années 1760, l'artiste genevois a réalisé à plusieurs reprises des scènes de chasse à courre et au faucon³⁷. Sur deux autoportraits au pastel plus tardifs, il s'est représenté en train de tirer le portrait de Voltaire, entouré d'un faucon et d'un violon (Fig. 10)³⁸.

³³ Voir Garry APGAR, *L'art singulier de Jean Huber : voir Voltaire*, Paris : A. Biro, 1995.

³⁴ BCUL CO II/25/7/56, Auguste Constant d'Hermenches, « Notes ou souvenir », 1809-1811.

³⁵ Deux lettres de sa main sont conservées dans le fonds Constant de la BCUL. De plus, nous avons retrouvé une quinzaine de lettres de Constant d'Hermenches ou de ses correspondants le mentionnant. Plusieurs d'entre elles font allusion à ses occupations favorites : la chasse, la musique et la peinture. D'autre part, Huber, qui séjourne chez Constant d'Hermenches durant l'hiver 1758-1759, a pu assister à des spectacles donnés à Mon-Repos.

³⁶ Jean Huber a publié peu avant sa mort, en 1784, un court traité sur les oiseaux de proie. Vers 1773 déjà, dans une lettre adressée à Constant d'Hermenches, il en mentionne le projet : « Je tâche d'être bon, au moins a lire n'étant plus bon a voir, j'écris sur les Oiseaux mes anciens amis. je profite de la Solemnité que l'on donne a present a l'Histoire Naturelle, pour pouvoir dire que j'ay rendu quelque Service. Je ne sors que pour la chasse [...] sans mon Ouvrage qui va grand train, sans mes gravures, sans mes Pinceaux, sans mes Oiseaux, sans les ressources de ma folle tête, la bercherie ne m'endormiroit pas. » (BCUL CO II/16/7, lettre de Jean Huber à David-Louis Constant d'Hermenches, s.d. [v. novembre 1773], selon notre transcription en ligne sur Lumières.Lausanne). Un manuscrit inédit de sa main sur la « Nomenclature des Oiseaux de Haut vol » est aussi conservé à la BCUL (IS 3963/2).

³⁷ APGAR 1995, pl. XIX, fig. 127.

³⁸ Le second pastel est conservé au Musée d'art et d'histoire de Genève (déposé à l'Institut et musée Voltaire). Pour l'étude de ces autoportraits, voir APGAR 1995, p. 125-132 ; *Idem*, « Jean Huber se ipse, per se : autoportraits d'un "notable" genevois », *Genava*, n° 42, 1994, p. 181-201.



Fig. 9 : Château de Mézery, détail de la « Chasse au faucon », huile sur bois, v. 1762.

Fig. 10 : Autoportrait, par Jean Huber, pastel, v. 1770-1773.

On peut légitimement se demander si Huber n'a pas réalisé lui-même quelques éléments de la composition des boiseries. Le traitement particulier de son visage sur le panneau de la Chasse au faucon indique bien qu'il s'agit d'un portrait. On retrouve les mêmes caractéristiques que sur ses pastels : menton rond légèrement saillant, yeux bleus, sourcils arqués, port d'un bonnet. S'agirait-il d'un autoportrait ? La couche picturale, plus riche, se rapproche du traitement des visages d'autres personnages portraturés, parmi lesquels Voltaire (Fig. 11). Surgissant inopinément des coulisses, le philosophe est représenté assis, la tête légèrement baissée, et semble frapper dans ses mains. L'exécution est quelque peu maladroite³⁹ mais le visage de Voltaire est aisément reconnaissable.

Il est attesté que depuis la fin des années 1750 Huber découpe la maigre silhouette du patriarche dans toutes sortes de postures⁴⁰. Ces silhouettes connaissent un grand succès, succès qui l'encourage bientôt à se lancer dans des portraits plus élaborés de Voltaire. Commandité par Catherine II de Russie, le célèbre cycle de peintures formant la « Voltairiade » (v. 1769-1775) le consacre définitivement comme portraitiste attiré du philosophe, quoique ce dernier n'apprécie guère le trait incisif de l'artiste genevois⁴¹. Garry Apgar fait remonter ses premières huiles en 1766. Cependant, il n'est pas exclu que Huber ait tenu un pinceau quelques années plus tôt à la demande de son ami Constant d'Hermenches. Il s'agirait là non seulement de l'un de ses tout premiers essais en peinture à l'huile mais aussi de son premier portrait peint de Voltaire.

³⁹ On peut observer un léger repentir sur le haut de la perruque, la tête étant à l'origine un peu plus grande.

⁴⁰ APGAR 1995, p. 42-46, 87.

⁴¹ APGAR 1995, p. 87-123. Jean Huber écrit à Constant d'Hermenches au sujet de sa brouille passagère avec Voltaire : « J'ay vû le Patriarche qui m'a bien reçu malgré les Ridicules qu'il pretend que je lui ay donné par mes esquisses. Nous nous sommes Pardonné reciproquement, moi les Pasquinades et lui les Caricatures. » (BCUL CO II/16/7, s.d. [v. novembre 1773]). Au sujet des « pasquinades », voir la lettre de Jean Huber à Voltaire, 30.10.1772, de Paris (Best. D17988).



Fig. 11 : Château de Mézery, détail du « Théâtre de Mon-Repos », huile sur bois, v. 1762.

Un autre indice permettant d'étayer l'hypothèse d'une présence active du Genevois est le témoignage de Rosalie de Constant, nièce de Constant d'Hermenches, qui affirme dans sa « Relation de l'arrivée de Voltaire en Suisse » avoir vu des dessins d'Huber aujourd'hui disparus :

[Voltaire] se lia particulièrement d'amitié a toute la famille du G[énéral] de Constant bientôt un theatre de société fut monté chez le M[arqu]is de Gentils a Monrepos il formait les acteurs et jouait avec eux. quoique tous les contemporains de ce tems agreable ayent disparu il en est resté des traditions qu'on aime a conserver, quelques desseins d'Huber nous l'ont montré dans les coulisses encourageant applaudissant.⁴²

Poser aux côtés de Voltaire pour la postérité

Au cours de cette analyse, nous avons pu apporter des précisions sur la localisation du théâtre de Mon-Repos, sur quelques portraits de la famille Constant réalisés par la pastelliste Louise de Corcelles, ainsi que sur la participation de Jean Huber dans la production des panneaux peints de Mézery. Mais il nous reste encore à souligner le rôle central joué par David-Louis Constant d'Hermenches, à la fois commanditaire des boiseries et principal organisateur des spectacles à Mon-Repos pendant une quinzaine d'années.

⁴² BGE Ms Constant 49, Rosalie de Constant, « Relation de l'arrivée de Voltaire en Suisse du Sejour qu'il y fit et de son établissement a Fernex », s.d. [1800-1817]. Extrait transcrit dans LOVIS 2015 (Annexe 1). Ce passage est repris par Louis Simond dans son *Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819* paru à Paris chez Treuttel et Würtz libraires en 1822 (t. I, p. 622).

Le cycle iconographique prévu pour le château d'Hermenches incarne parfaitement l'art consommé de la mise en scène chez Constant d'Hermenches. Les travaux de restauration en 2012-2013 ont permis de révéler que les scènes étaient à l'origine non pas séparées de peinture monochrome mais par une architecture feinte de colonnes cannelées, modifiant totalement la perception du décor⁴³. La salle à manger devient soudain une rotonde. Ses portiques ouvrent au spectateur – assis à la table de son hôte – un panorama continu où les parents et amis du propriétaire se divertissent dans une mise en scène soigneusement orchestrée. Galerie de portraits atypique, ce décor constitue une théâtralisation exemplaire de la vie familiale et sociale du commanditaire. La boiserie représentant David-Louis et ses amis sur la scène de Mon-Repos en est l'illustration explicite.

Ce cycle s'insère en outre dans une suite de tableaux réalisés sur une quarantaine d'années. Tout au long de sa vie, David-Louis s'est fait peindre : en costume de comédie, comme nous l'avons vu, mais aussi en militaire lettré. L'un des derniers portraits que l'on connaisse est une huile grand format réalisée vers 1781, peu après sa nomination à La Rochelle (Fig. 12). Reconnaisable à son bandeau noir lui soutenant l'arcade sourcilière et à son uniforme de maréchal de camp, il tient dans sa main gauche un plan de la citadelle de St-Martin de Ré. Il pose devant sa bibliothèque à côté de l'un des bustes de Voltaire⁴⁴, soulignant ainsi les liens étroits qui l'ont rattaché au patriarche pendant les vingt dernières années de sa vie. Une gouache contemporaine reprend une mise en scène semblable (Fig. 13). Le peintre a fait tourner la tête sculptée de Voltaire en direction de Constant d'Hermenches. Le philosophe n'aurait certainement pas désavoué ce « patronage » ; ne le recommande-t-il pas comme « l'homme du monde qui se connaît le mieux en bonne déclamation »⁴⁵ à son ami le très influent duc de Richelieu, pour qu'il en fasse son aide de camp alors que Constant d'Hermenches vient de passer au service de France ? Si les quatre portraits du Lausannois présentés dans notre étude font chacun allusion à sa passion pour le théâtre ou à ses liens avec Voltaire, seule la boiserie représentant *Zaïre* fusionne les deux thématiques, attestant ainsi avec quel soin David-Louis Constant d'Hermenches a souhaité fixer un moment qui l'a propulsé au rang des dignes émules de Voltaire. Peut-être avait-il aussi senti l'importance des spectacles donnés à Mon-Repos en 1757, spectacles qui marquent les débuts d'un engouement sans précédent pour le théâtre dans le Pays de Vaud.

Coordonnées de l'auteure

Béatrice Lovis
 Historienne de l'art et du théâtre
 Université de Lausanne
 Beatrice.Lovis@unil.ch

⁴³ Voir LOVIS 2013.

⁴⁴ Il est difficile de déterminer si le peintre avait pour modèle un buste de Houdon ou de Pigalle.

⁴⁵ Lettre de Voltaire à Louis François Armand Du Plessis, duc de Richelieu, 27.01.1765, Best. D12350.



Fig. 12 : Portrait de David-Louis Constant d'Hermenches, huile sur toile, v. 1781.



Fig. 13 : Portrait de David-Louis Constant d'Hermenches, gouache, v. 1781.

Présentation des archives familiales

Deux documents issus des archives familiales sont essentiels à la compréhension globale des boiseries et fournissent des précisions importantes sur la représentation de *Zaïre*⁴⁶. Datée de 1873, la *Notice historique sur les peintures de la boiserie transportée en 1808 du château d'Hermenches au château de Mézery* était jusqu'à peu la seule source connue⁴⁷. Bien qu'anonyme, sa rédaction peut être attribuée au photographe Adrien Constant-Delessert⁴⁸ (1806-1876), petit-fils de David-Louis Constant d'Hermenches. Destinée à servir de « guide aux visiteurs », elle décrit un à un les panneaux, identifiant les sujets et la quasi-totalité des septante personnages qui y sont « portraiturés ». Chaque commentaire de panneau est illustré d'une petite photographie noir-blanc, « fac-similé photographique » tiré à partir d'un dessin réalisé par Victor, le frère d'Adrien. En introduction, Adrien Constant affirme se baser sur la tradition orale familiale pour rédiger sa notice :

On aurait désiré retrouver dans nos papiers de famille une note descriptive de cette boiserie, mais malheureusement ce travail, qui assurément existe, ne nous est jamais parvenu et chose étonnante on ne voit pas même dans les lettres de cette époque des conversations ou des renseignements sur ces peintures qui cependant avaient fait sensation. En sorte que nous en sommes réduits pour les expliquer et pour désigner les personnages qui y figurent, à des traditions verbales qui se sont transmises depuis deux générations, et que nous donnons telles qu'elles nous sont connues⁴⁹.

Adrien omet de signaler qu'il se base sur un manuscrit plus ancien, rédigé en 1851 par son frère Victor (1814-1902) et intitulé *Esquisses de la Boiserie de Mézery transportée du Château d'Hermenches en 1809 par le Baron Auguste de Constant Rebecque*. Retrouvé récemment dans les réserves du Musée historique de Lausanne, l'album de Victor Constant contient en première partie les dessins originaux, accompagnés d'un commentaire descriptif parfois différent de celui d'Adrien. Un autre manuscrit acquis en 2011 par le Musée national de Zurich atteste que ces commentaires ont été rédigés d'après un texte de la mère de Victor, Louise Constant d'Hermenches née Polier⁵⁰. Passionné d'histoire, Victor fera inlassablement des recherches dans les archives familiales et reportera jusqu'à son décès, dans la seconde partie de l'album, tout document jugé important lié à son aïeul, à Voltaire et au théâtre. La majorité des sources recopiées – parfois dans une écriture difficilement lisible – sont des lettres conservées aux Archives nationales de La Haye. Certains originaux demeurent toutefois introuvables⁵¹, rendant cet album d'autant plus précieux.

Les transcriptions des deux documents sont en ligne sur le site de Lumières.Lausanne (<http://lumieres.unil.ch>). Ne sont reproduits ici que les extraits relatifs à la représentation de *Zaïre*.

⁴⁶ Pour un détail des autres sources liées aux boiseries, se reporter à LOVIS 2013.

⁴⁷ Ce document a été publié à un tirage limité, certainement pour les proches de la famille. A ce jour, nous avons repéré sept exemplaires, parfois annotés par leurs anciens propriétaires. Deux exemplaires sont conservés à la BCU, dont l'un est consultable (1 NED 568). Le Musée national de Zurich a acquis en 2011 deux maquettes manuscrites de la *Notice* (LM 106621, LM 106622).

⁴⁸ A son sujet, voir Daniel GIRARDIN, « Adrien Constant de Rebecque (1806-1876), pionnier suisse de la photographie », *Annales Benjamin Constant*, n° 37, 2012, p. 137-144 ; article en ligne de C. HAEFLIGER sur PhotoCH (www.foto-ch.ch).

⁴⁹ [Adrien CONSTANT-DELESSERT], *Notice historique sur les peintures de la boiserie transportée en 1808 du château d'Hermenches au château de Mézery*, [Lausanne], 1873, p. 1.

⁵⁰ Le texte de Louise d'Hermenches est connu grâce à une copie qui en a été faite par sa petite-fille Louise de Pückler (LM 106623). En préambule, la comtesse de Pückler indique que « cette biographie fut écrite par ma grand-mère Mme d'Hermenches, née de Polier, dans l'été de 1850, et destinée à mon oncle Victor de Constant. »

⁵¹ Nous avons dépouillé l'ensemble des archives relatives à Constant d'Hermenches déposées à La Haye, aux Archives cantonales vaudoises et à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Annexe 1

Victor Constant de Rebecque (1814-1902), *Album "Esquisses de la Boiserie de Mézeri transportée du Château d'Hermenches en 1809 par le Baron Auguste de Constant Rebecque"*, 1851, folio 17v, cote MHL I.194.K.1 (url : <http://lumières.unil.ch/fiches/trans/735>)

Le grand Panneau formant les portes du buffet de service représente le Théâtre de Mon Repos Campagne près de Lausanne qui appartenait alors au Marquis de Langalerie (de Gentils) qui avait autorisé son beau frère d'Hermenches a établir ce charmant Théâtre dans les Combles des deux maisons. C'est là que furent représentés sur la prière de Voltaire à son ami d'Hermenches, plusieurs de ses Tragédies entr'autres *les Scythes* qui joué sur le Théâtre de Mon Repos en 1757 (Date de la Boiserie)⁵² sur le Manuscrit, ne fut donné à Paris que dix ans après celle dont la dernière scène est ici représentée est *Zaïre* l'une des plus belles Œuvres de Voltaire. Les personnages M^r d'Hermenches Orosman, sa première femme Zaïre, M^{lle} Catherine Crousaz de Prélaz Fatime⁵³ ; Cette Tragédie fut jouée avec une Verve et un Naturel remarquable ; Voltaire sur son fauteuil s'était placé dans la Coulisse ou devait tomber Zaïre, et comme il avait de la sourdité, il s'était avancé peu à peu Involontairement pour mieux entendre, lorsqu'Orosmane parait ayant d'une main le billet de Nerestan et de l'autre le poignard. Le Célèbre Tragédien ravi, et toujours avançant, se trouva en avant de la Coulisse au moment ou Zaïre poignardée devait y tomber. Ce qui fit presque manquer le coup de Théâtre... On assure que lorsqu'Orosman dans une de ses dernières scènes avec Nerestan dit cette phrase « Ou suis-je donc Grand Dieu ?! » un mauvais plaisant s'écria à demi voix « Seigneur dans le Grenier du maitre de ces Lieux !! »

Annexe 2

[Adrien Constant-Delessert (1806-1876)], *Notice historique sur les peintures de la boiserie transportée en 1808 du château d'Hermenches au château de Mézery*, [Lausanne], 1873, p. 27, cote BCUL 1 NED 568 (url : <http://lumières.unil.ch/fiches/trans/734>)

Nous voici à Monrepos qui appartenait alors à M^r de Gentil, beau-frère de M^r d'Hermenches. Il y avait fait construire un charmant théâtre où des acteurs de la société jouaient sous les yeux de Voltaire, les tragédies de cet auteur célèbre. On a souvent raconté à ce sujet qu'un des acteurs, s'écriant dans son rôle: Ou sommes-nous, Seigneur ? un spectateur s'empressa de répondre : Dans le grenier du maître de ces lieux. C'est donc le dit grenier, fort embelli, comme on le voit, que représente notre tableau, et la tragédie de *Zaïre* a été choisie pour occuper le théâtre. On se souvient de la scène finale du 5^e acte⁵⁴. L'obscurité règne sur le théâtre et Zaïre entraîne son amie Fatime à la rencontre de Nérestan qu'elle croit entendre:

Je marche en frémissant, mon cœur est éperdu.

Est-ce vous Nérestan ? j'ai tant attendu !⁵⁵

⁵² Dans cette phrase maladroite, Victor se trompe doublement car les boiseries sont plus tardives (v. 1761-1762) et la tragédie *Les Scythes* a été créée sur le théâtre de Mon-Repos en 1767.

⁵³ Victor fait erreur dans la distribution des rôles féminins, qui correspond à celle de la représentation de *Zaïre* donnée en 1764. En 1757, c'est la nièce de Voltaire et Angélique de Langallerie qui étaient actrices.

⁵⁴ L'avant-dernière scène de l'acte V en réalité.

⁵⁵ Les vers exacts sont : « Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu... / Est-ce vous Nérestan que j'ai tant attendu ? » Orosmane répond : « C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure ! »

Mais non, c'est Orosman qui s'avance ivre de colère et de jalousie, le poignard à la main, croyant Nérestan son rival: Et dans sa fureur il se précipite sur Zaïre qui allait sortir de la scène s'écriant : C'est moi que tu as trahi : tombe à mes pieds ! Mais au lieu de tomber à ses pieds, l'infortunée Zaïre en disant : Je me meurs Oh mon Dieu ! se trouve sur les genoux de Voltaire qui assistait à la représentation assis dans les coulisses et que son enthousiasme d'auteur avait entraîné trop loin. C'est cet incident tragi-comique, fort à la louange des acteurs dont on a voulu conserver le souvenir. On sait donc maintenant, si on ne l'a déjà reconnu (car il est fort ressemblant) que le vieillard assis est Voltaire.

Il nous reste à dire qu'Orosman est représenté par M^r de Constant d'Hermenches, Zaïre par sa femme (née de Seigneux) et Fatime par une D^{lle} de Crousaz de Corsier, amie et parente de la famille. Ajoutons enfin que l'histoire porte que ces acteurs jouaient avec un vrai talent.

Légendes et copyrights

Fig. 1 : « Plan de la Ville de Lausanne, capitale du Canton de Vaud » (détail), par Louis Emery, eau-forte, 1806 (© Musée historique de Lausanne, cote I.37.A.1).

Fig. 2 : « Plan géométrique de la Campagne de Mon Repos appartenant à Monsieur Perdonnet, levé en Octobre 1817 » (détail), par Abram Berney, encre et lavis (© Archives de la Ville de Lausanne, cote F5 77).

Fig. 3 : Château de Mézery, Théâtre de Mon-Repos (après restauration, photomontage), attribué à Dalberg, huile sur bois, v. 1761-1762 (© Propriété privée. Photo Arnaud Conne / MHL).

Fig. 4 : « Théâtre de Mon-Repos près Lausanne », par Victor Constant, dessin aquarellé tiré de l'*Album* de Victor Constant, 22.3 x 16.5 cm, 1851 (© MHL, cote I.194.K.1.17).

Fig. 5 : Portrait présumé de David-Louis Constant d'Hermenches, attribué à Louise de Corcelles, pastel sur papier, 22 x 19.5 cm, v. 1764 (© MHL, cote I.32.ConstReb Samue2.1).

Fig. 6 : Château de Mézery, Théâtre de Mon-Repos (après restauration, détail), attribué à Dalberg, huile sur bois, v. 1761-1762 (© Propriété privée. Photo Arnaud Conne / MHL).

Fig. 7 : Portrait de Juste de Constant, par Louise de Corcelles, pastel sur parchemin, 45 x 36.3 cm, v. 1765-1770 (© MHL, cote I.32.ConstReb Juste.2).

Fig. 8 : Château de Mézery, Juste de Constant à la pêche (après restauration, détail), attribué à Dalberg, huile sur bois, v. 1761-1762 (© Propriété privée. Photo Arnaud Conne / MHL).

Fig. 9 : Château de Mézery, Chasse au faucon (après restauration, détail), attribué à Dalberg, huile sur bois, v. 1762 (© Propriété privée. Photo Arnaud Conne / MHL).

Fig. 10 : Autoportrait, par Jean Huber, pastel sur papier, 65 x 51 cm, v. 1770-1773 (© MHL, cote I.32.Huber Jean.1).

Fig. 11 : Château de Mézery, Théâtre de Mon-Repos (après restauration, détail), attribué à Dalberg, huile sur bois, v. 1761-1762 (© Propriété privée. Photo Arnaud Conne / MHL).

Fig. 12 : Portrait de David-Louis Constant d'Hermenches, anonyme, huile sur toile, 108 x 81 cm, v. 1781 (© Musée des Suisses dans le Monde, Pregny-Genève).

Fig. 13 : Portrait de David-Louis Constant d'Hermenches, anonyme, gouache sur papier, 34 x 47.5 cm, v. 1781 (© Collection privée).